

LAURENT II LE MAGNIFIQUE

1448-1492

Laurent de Médicis est l'expression la plus haute du génie de la Renaissance. Grandi auprès de son père dans le commerce intime des savants les plus remarquables et des artistes les plus illustres, entouré des soins et de la tendresse de sa mère Lucrezia Tornabuoni, une des femmes les plus accomplies de ce siècle, il dénotait bientôt une maturité précoce; aussi, à peine adolescent, est-il initié aux affaires publiques. Envoyé à Pise, en 1465, pour recevoir, au nom de la République, Frédéric, second fils de Ferdinand roi de Naples, il vient l'année suivante à Rome présenter ses hommages et adresser des félicitations officielles au pape Paul II; de là, il passe à Bologne, puis à Ferrare, et arrive à Milan. Une autre fois, c'est vers Naples qu'il se dirige, ayant à remplir dans toutes ces occasions des missions politiques fort importantes dont il s'acquitte à la satisfaction générale. Florence donnait des fêtes, les tournois étaient en grand honneur, les fils de Pierre y figuraient; aussi les historiens du temps, ainsi que toute la bande des poètes à gage, ont-ils célébré le triomphe de Laurent et de son frère Julien dans une de ces circonstances. Sous l'impulsion du courant qui l'entourne, Laurent devient poète lui-

même et adresse une suite de sonnets à sa maîtresse Lucrezia Donati. Après son mariage avec Clarice Orsini, il réserve sa plume pour des œuvres plus sérieuses.

Pierre de Médicis était mort au mois de décembre 1469, laissant à ses deux fils le gouvernement de la République. Cette transmission s'effectua naturellement, paisiblement, tant il semblait alors aux Florentins que le soin d'administrer leurs affaires et de veiller à leurs intérêts ne pouvait être placé en des mains plus sûres, plus capables et plus dévouées, tant ils avaient confiance dans l'habileté des descendants directs de celui qui avait amené l'État à un si haut degré de prospérité. Laurent et Julien, étroitement unis par une affection sincère, partagèrent donc l'autorité tout en s'adonnant à la culture des lettres et des arts. La République était en paix et recevait avec toute la pompe imaginable la visite de Galeas Sforza, duc de Milan, et de sa femme Bona, sœur du duc de Savoie ; il y eut en cette circonstance un véritable concours entre tous les artistes réunis à Florence pour dresser des arcs de triomphe, construire des chars et peindre des bannières.

Au milieu de cette tranquillité générale, le pape Paul II meurt, et François della Rovere, supérieur des moines franciscains, lui succède sous le nom de Sixte IV. En tête de l'ambassade envoyée par les Florentins pour le complimenter marche Laurent. Le

nouveau pape l'accueille avec de grandes démonstrations d'amitié et nomme Jean Tornabuoni, oncle maternel des jeunes Médicis, au poste de trésorier du Saint-Siège, poste de confiance qui permit à ce fidèle parent d'acquérir une grande partie des collections réunies par Paul II au palais de Saint-Marc, et de les envoyer orner les palais et les villas des Médicis à Florence.

A cette paix profonde succéda bientôt une guerre effroyable causée par l'ambition de Sixte IV. Voulant pourvoir ses neveux, d'autres disent ses enfants naturels, de domaines et de bénéfices importants, le pape fit attaquer les seigneurs voisins de Rome pour s'emparer de leurs villes et de leurs châteaux. Nicolo Vitelli réclame le secours des Florentins ; ceux-ci accourent, et aident si bien les défenseurs de Castellina que la ville put obtenir une capitulation honorable. Sixte en voulut mortellement à Laurent qui s'était opposé à ses entreprises et avait refusé de reconnaître François Salviati récemment désigné pour l'archevêché de Pise. Violent, irascible, vindicatif envers tous ceux, petits et grands, qui ne se courbaient pas sous sa loi, le pape enlève d'abord à Tornabuoni la charge de trésorier pour la donner aux Pazzi, banquiers florentins habitant Rome, ancienne famille pouvant encore seule rivaliser de richesse et d'influence avec les Médicis. Mais sa haine n'est pas satisfaite, et nous le verrons bientôt ourdir une conspiration abominable dont il

confie l'exécution à son neveu favori, sous la direction des deux frères Pazzi, ses nouveaux serviteurs.

Tout le monde connaît les détails de cette triste journée où Laurent et Julien de Médicis, agenouillés au pied de l'autel de la Reparata, le 26 avril 1478, furent attaqués au moment de l'élévation de l'hostie. Julien tué, Laurent blessé mais sauvé au prix de la vie de deux de ses amis, les deux Pazzi et l'archevêque Salviati pendus aux fenêtres du palais, les rues jonchées de cadavres, tel fut le résultat de la conspiration. La guerre suivit de près l'assassinat : le pape et le roi de Naples d'un côté, Florence, le Milanais et tous les petits États de l'autre, s'attaquèrent avec violence ; l'Italie était en feu, et c'est pour rétablir la paix que Laurent entreprend ce mémorable voyage à Naples, pendant lequel, seul, en présence de son ennemi, il conquiert si bien l'affection du roi qu'il le détermine à abandonner le pape et à rappeler son armée. L'apparition des Turcs qui s'étaient emparés de la ville d'Otrante vint en aide à Laurent pour hâter l'accomplissement de ses désirs. Cinq jours après la signature du traité de Vérone, Sixte IV expirait le 12 août 1484, et Giovanni Battista Cibo, Génois d'origine, lui succédait sous le nom d'Innocent VIII. Dès les premiers jours il s'établit entre Médicis et le pape une telle confiance qu'ils n'eurent bientôt plus de secrets l'un pour l'autre.

A cette époque, Florence atteignait son plus haut

degré de prospérité ; elle était le rendez-vous de tous les artistes, de tous les savants, non seulement de l'Italie mais des pays étrangers ; Laurent les réunissait autour de lui dans son magnifique palais de la via Larga, dans ses villas de Poggio-Cajano et de Careggi. Juge éprouvé en matière de littérature et d'art, il était l'arbitre toujours consulté. Littérateur et poète de talent, amateur passionné de toutes les productions artistiques, il avait des connaissances techniques en architecture, et ne craignait pas de concourir avec de véritables architectes en faisant un modèle pour l'achèvement de la façade du Dôme de Florence. En 1478, les fabriciens de Saint-Jacques de Pistoie le prient de décider entre les projets présentés pour la construction de leur église ; c'est à lui que s'adresse le duc de Calabre pour choisir un architecte capable de succéder à Giuliano da Majano qui construisait un palais à Naples, et ce successeur fut Giuliano da San Gallo ; il met le duc de Milan en rapport avec Léonard de Vinci, le cardinal Caraffa avec Filippo Lippi, et le roi de Portugal avec Andrea Sansovino ; puis, à Sigismond Malatesta, il recommande Piero della Francesca pour diriger, après la mort de Léon-Baptiste Alberti, les travaux de l'église de Saint-François à Rimini. Enfin, et ceci n'est pas un mince témoignage du degré de confiance que les plus illustres citoyens mettaient en son savoir et dans la droiture de son jugement, par une clause spéciale de son testament, Philippe

Strozzi le charge de surveiller après sa mort les travaux du palais qu'il avait commencé et dont ils avaient ensemble étudié et discuté les plans.

L'entourage au milieu duquel vivait Laurent, l'éducation donnée par Donatello et Brunelleschi avaient fait de lui un partisan déterminé de l'architecture classique, il n'en admirait pas moins les belles productions toutes florentines d'hommes tels que Benedetto da Majano et de Michelozzo. Aussi bon juge en sculpture et en peinture qu'en architecture, il commande de tous côtés des travaux ou alloue des secours, protégeant les jeunes, toujours libéral, même avec excès. Ses merveilleuses collections étaient confiées à la garde du sculpteur Bertoldo, élève de Donatello ; ses jardins étaient remplis de statues et de fragments d'architecture antique ; il aimait à y rencontrer Michel-Ange dessinant un beau modèle, et encourageait ses progrès.

Ne dirait-on pas Périclès, promenant dans Athènes sa toute-puissance entourée de politiques, d'artistes et de philosophes, imprimant à son époque le grand caractère qui a fait sa gloire ? Un lien secret devait unir ces deux vastes intelligences apparaissant à tant de siècles de distance dans des circonstances à peu près semblables et dans des milieux presque identiques.

Il n'est pas besoin de s'étendre davantage sur le grand rôle joué par Laurent le Magnifique à l'époque de la Renaissance ; ce que nous venons de dire suffit

pour faire comprendre la situation prépondérante dont il jouissait à Florence et pour mesurer l'influence considérable qu'il pouvait exercer sur la société italienne tout entière, sur son orientation philosophique et littéraire, sur ses manifestations artistiques, sur les artistes en général, et particulièrement sur les architectes dont nous aurons à nous occuper.

A peine arrivé au sommet de cette puissance, la mort surprit Laurent de Médicis dans la plénitude de la vie et dans la force de l'âge. Ce grand homme succombait, emporté par une maladie dont il était depuis longtemps affecté, le 8 avril 1492, et rendait le dernier soupir entre les bras de ses amis, Politien et Pic de la Mirandole; sa femme, Clarice Orsini, était morte l'année précédente.

Laurent laissait de nombreux enfants : Pierre, l'aîné, l'élève de Politien, qui devait, pour le malheur de sa patrie, succéder à son père à la tête des affaires de la République; Jean, destiné dès son enfance aux charges ecclésiastiques; Julien, immortalisé par le tombeau que lui éleva Michel-Ange; Maddalena, mariée à François Cibo fils naturel du cardinal devenu plus tard Innocent VIII; Lucretia, femme de Giacompo Salviati; Contessina, unie à Pierre Ridolfi, et Louisa, la plus jeune, morte avant d'avoir pu épouser Jean de Médicis, son cousin issu de la branche cadette, qui avait demandé sa main.

Les restes de Laurent le Magnifique, déposés

d'abord au couvent de Saint-Marc, furent placés dans la tribune de l'ancienne sacristie de la basilique de Saint-Laurent à Florence, à droite de l'autel, au-dessus de son frère Julien qui s'y trouvait depuis quatorze ans, et les deux cercueils restèrent ainsi provisoirement jusqu'en 1549; le duc Cosme I^{er} les fit alors déposer par Vasari dans la chapelle voûtée, commencée par Michel-Ange pour recevoir le grand mausolée des Médicis commandé par Léon X¹.

PIERRE DE MÉDICIS ET SAVONAROLE

1492-1498

Malgré les soins assidus pris par Laurent dans le but de donner à son fils une éducation en rapport avec la haute mission à laquelle il était destiné, Pierre de Médicis se montra promptement incapable de la remplir. Au reste, les événements qui allaient entraîner sa perte se précipitaient avec une violence extrême.

1. Lapini, dont la chronique prend fin en 1596, rapporte que le 3 juin 1559 les corps de Laurent et de Julien furent enlevés de la sacristie de Saint-Laurent et transportés dans la chapelle funéraire, *in uno cassonne grande di marmo*. Ce texte fut contesté. En s'appuyant sur le dire de Rondinelli, secrétaire de Ferdinand II, grand duc de Toscane de 1629 à 1670, on fut convaincu que les corps de Laurent et de Julien avaient été déposés dans le sarcophage de porphyre qu'André Verrocchio avait si merveilleusement enveloppé de bronze pour recevoir les corps de Jean et de Pierre de Médicis, fils de Cosme l'ancien. La question a été reprise : le 5 octobre 1895, une